

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE

MIRI



Indexation



ESJI
www.ESJIndex.org

Eurasian
Scientific
Journal
Index

ASCI
Asian Science Citation Index

zenodo

REVUE SEMESTRIELLE / N° 009 / DECEMBRE 2025

ISSN : 1987-1538

E-mail : revuemiri09@gmail.com

Tel. +237 6 99 56 34 79 / +223 75 35 97 82

Bamako - Mali

PRESENTATION

La Revue Internationale de Philosophie (Miri) est une collection périodique spécialisée du Centre Africain de Recherche et d’Innovations Scientifiques (CARIS) et de ses partenaires dans le but de renforcer et d’innover la recherche en histoire de la philosophie, philosophie de la logique, philosophie du langage, métaphysique, épistémologie, philosophie des sciences, philosophie morale et politique, esthétique, philosophie du droit, histoire des idées, philosophie de l’environnement, théologie et en ontologie.

Les objectifs généraux de la revue portent sur la valorisation de la recherche philosophique à travers le partage des résultats d'avancées scientifiques, l'innovation thématique, et la culture de l'esprit critique.

Son objectif spécifique est de redynamiser la production des thématiques pertinentes sur les réalités sociales africaines, les théories de la connaissance, la philosophie du développement, la philosophie des médias, la crise de l'identité de l'Afrique moderne, la philosophie de l'information et la pensée philosophique africaine.

EQUIPE EDITORIALE

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Pr Belko OUOLOGUEM (Mali)

DIRECTEUR ADJOINT

Pr Sékou YALCOUYE (Mali)

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE LECTURE

Pr Mahamadé SAVADOGO (Professeur des universités, Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Yodé Simplice DION (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boiny de Cocody-Abidjan),

Pr Jean Maurice MONNOYER (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Mounkaila Abdo Laouli SERKI (Professeur des Universités Abdou Moumouni de Niamey)

Pr Samba DIAKITÉ (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Isabelle BUTERLIN (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Yao Edmond KOUASSI (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Akissi GBOCHO (Professeur des universités Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire)

Pr Gbotta TAYORO (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boiny de Cocody-Abidjan)

Pr Blé Marcel Silvère KOUAHO (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Abdoulaye Mamadou TOURE (Professeur des universités UGLC SONFONIA, Conakry, Guinée)

Pr Jacques NANEMA (Professeur des universités Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Nacouma Augustin BOMBA (Maitre de conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim CAMARA (Maitre de conférences, ENSup, Mali)

Dr Souleymane KEITA (Maitre de Conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

COMITE EDITORIAL

Pr Sigame Boubacar MAIGA (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

Dr Siaka KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim Amara DIALLO (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Oumar KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Amadou BAMBA (Economie, Université des Sciences Sociales et de Gestion de Bamako, Mali)

Dr Eliane KY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Samba SIDIBE (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

M. Souleymane COULIBALY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

REDACTEUR EN CHEF

Dr Mahmoud ABDOU (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

COORDINATRICE

Dr Palaï-Baïpame Gertrude (Histoire, Université de Douala, Cameroun)

COORDINATEUR ADJOINT

M. Fousseyni BAGAYOKO (Informaticien, responsable technique de la Revue)

POLITIQUE EDITORIALE

La revue internationale de Philosophie (MIRI) est une revue qui paraît deux (2) fois l'année et publie des textes qui contribuent au progrès de la connaissance dans tous les domaines de la philosophie et des sciences humaines. Revue MIRI publie des articles de qualité, originaux, de haute portée scientifique et des études critiques.

« Pour qu'un article soit recevable comme publication scientifique, il faut qu'il soit un article de fond, original et comportant : une problématique, une méthodologie, un développement cohérent, des références bibliographiques. » (Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur CAMES)

- ✓ La bibliographie doit être présentée dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.
- ✓ Classer les ouvrages d'un même auteur par année de parution et selon leur importance si des ouvrages de l'auteur sont parus la même année.
- ✓ Tous les manuscrits soumis à la revue MIRI sont évalués par au moins trois chercheurs, experts dans leurs domaines respectifs.
- ✓ Suite à l'acceptation de son texte, l'auteur-e s'acquitte des frais d'instruction et de publication avant poursuite du reste de la procédure.
- ✓ Un texte ne sera pas publié si, malgré les qualités de fond, il implique un manque de rigueur sémantique et syntaxique.
- ✓ Chaque auteur reçoit son Tiré à part dès la publication du numéro.
- ✓ Les droits de traduction, de publication, de diffusion et de reproduction des textes publiés sont exclusivement réservés à la revue MIRI.
- ✓ Après le processus d'examen, l'éditeur académique prend une décision finale et peut demander une nouvelle évaluation des articles s'il a des présomptions sur la qualité de l'article.

SOMMAIRE

1. KOUYATÉ Alou, NASSOKO Lassana	
Les médias à l'épreuve de la pensée philosophique contemporaine.....	1
2. Domèbèimwin Vivien SOMDA	
Éducation et crise écologique en l'ère de l'anthropocène.....	20
3. Assindah MAGNETINE, Bahan LANDJERGUE	
La vie socio-économique à l'épreuve de la crise sécuritaire dans la préfecture de Kpendjal au Nord-Togo.....	40
4. IDI OUNFANA Nassirou	
La philosophie de la paix : entre Etat de droit démocratique et insécurité au sahel.....	57
5. KOFFI Lopez Emmanuel Oscar	
Morale et religion : prolégomènes à un humanisme laïc.....	71
6. Okon Bernardin DJOUPO	
L'heure africaine : Déconstruire une habitude temporelle en Afrique pour une temporellité authentique avec Heidegger.....	84
7. Gabriel VANNA	
Le numérique au-delà d'une révolution historique : introduction à la fabrique philosophique de la culture perceptive.....	100
8. Bah Leger KOUADIO	
Karl Marx et Amartya sen : convergences et divergences dans l'analyse du capitalisme.....	114
9. Adjoua Marie Jeanne KONAN, Antoine KOUAKOU	
Coopération verticale/multilatérale et développement durable des états africains.....	132
10. Jean Désiré SAWADOGO	
Qu'on est si bien sur sa propre natte : Autonomie et développement endogène dans la pensée de Joseph KI-Zerbo.....	149

11. *Affoué Valery-Aimée TAKI*

Et si la nature avait un visage : réflexion lévinassienne sur un écologisme humaniste..**166**

12. *Dieudonné Achille Ozi GAGBÉI*

Un regard sur la participation démocratique du chrétien dans les États africains.....**178**

13. *MASSIKINI MOKEKA Jean-Pierre*

Réflexions sur les rapports juridiques entre le pouvoir central et les provinces en République Démocratique du Congo.....**192**

14. *Huédoté Fernand HOUNTON*

Des fondements philosophiques de la notion de programme génétique : entre cause finale et cause formelle.....**212**

15. *Mahmoud ABDOU*

Identités culturelles : entre conflits et nécessité d'un mieux vivre-ensemble.....**229**

16. *Antoine BORUGH-BU-DJORH*

La souveraineté des Etats africains à l'épreuve des coups d'Etat militaires : entre émancipation et néocolonialisme.....**241**

MORALE ET RELIGION : PROLÉGOMÈNES À UN HUMANISME LAÏC

KOFFI Lopez Emmanuel Oscar
École Normale Supérieure d'Abidjan
koffilopez@live.fr

Résumé

Avec l'avènement des religions monothéistes, la pratique du bien est soumise à un idéal : la félicité. Le résultat en est que nos sociétés sont en crise, puisque les comportements sont de plus en plus intéressés et gradués. L'on agit en espérant obtenir de l'autre quelque chose. Se développe un capitalisme conduisant à faire de l'être humain une valeur marchande. L'homme n'est plus une essence, mais un objet. La logique consommatrice en fait une entité superficielle. L'idée d'un être inaliénable disparaît au profit de la plus-value. L'individu tend à perdre au nom du principe d'utilité le sens du sacré. Cette situation révèle la nécessité du retour à un humanisme laïc dans lequel se trouve réaffirmé son identité, d'autant que la civilisation numérique implique un mode de vie artificialisé au-dessus duquel plane le risque de la destruction. La tâche de la morale est de redéfinir la portée des valeurs pour préserver le sens originel de l'homme. Comment l'éthique pourrait-elle contenir la sécularisation de l'humain et mettre un terme à sa fin programmée ? Cette étude se situe dans le cadre théorique de la philosophie politique et morale ; elle se propose de penser, au moyen de la méthode analytique, la relation de la religion à la vertu dans un univers marqué par le développement technoscientifique.

Mots clés : Morale, Sécularisation, Religions, Valeurs, Utilitarisme.

Abstract

With the advent of monotheistic religions, the practice of good is subjected to an ideal: happiness. The result is that our societies are in crisis, as behaviors become increasingly self-serving and tiered. We act in the hope of obtaining something from others. A capitalism develops that transforms human beings into commodities. Humanity is no longer seen as an essence, but as an object. Consumer logic reduces it to a superficial entity. The idea of an inalienable being disappears in favor of profit. In the name of utility, the individual tends to lose their sense of the sacred. This situation reveals the necessity of returning to a secular humanism in which identity is reaffirmed, especially since digital civilization implies an artificial way of life over which the risk of destruction looms. The task of morality is to redefine the scope of values to preserve the original meaning of humanity. How could ethics contain the secularization of humanity and put an end to its programmed end? This study is situated within the theoretical framework of political and moral philosophy; it aims to consider, using the analytical method, the relationship between religion and virtue in a world marked by technoscientific development.

Keywords: Humanism, Morality, Secularization, Religions, Values.

Introduction

La philosophie de toutes les périodes de l'histoire s'est toujours préoccupée de former des citoyens vertueux. Mais la question de savoir si la vertu procède d'un apprentissage ou si elle est innée demeure ouverte. L'exemple de Socrate condamné à mort malgré sa sagesse par la justice athénienne révèle, selon J. Hersch, (1993, p. 29), la difficulté à faire triompher le bien dans un monde dominé par la manipulation rhétorique, comme celle pratiquée par les sophistes. Cette situation pose le problème de la relation entre morale et société : la justice est-elle un idéal universel ou une construction dépendante du contexte social et politique ?

La multiplicité des lieux de culte témoigne d'une quête du bien liée à une promesse de salut. La morale lorsqu'elle est instrumentalisée, par la perspective d'une récompense après la mort, tend à perdre son authenticité. Platon (2011, p. 55) avec le mythe de Gyges, illustre cette tension entre apparence de vertu et valeur réelle : un homme juste placé en position d'impunité ne résistera pas à la tentation du mal. Il est difficile quand on a pleine liberté de mal faire de rester exemplaire toute sa vie. Cette idée met en doute la sincérité de la vertu humaine dès lors qu'elle n'est pas soumise aux regards des autres ou à la peur du châtiment.

Kant (2008, p. 94) soutient que la morale ne se définit ni en rapport à la récompense ni en relation à la crainte ; elle s'entrevoit à partir du devoir : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle ». Ainsi, agir moralement c'est obéir à sa raison et non à ses intérêts. Cette autonomie implique une conscience capable de juger ses actes. Aussi, cette réflexion s'inscrit-elle dans un tournant historique amorcé par les Lumières où l'homme devient la mesure de toute chose. Les découvertes de Galilée, de Kepler ou de Newton bouleversent la conception du monde et ouvrent la voie à un humanisme fondé sur la raison, l'expérience et la libération du dogme.

L'homme n'est plus soumis à un ordre divin. Il est désormais capable de définir lui-même les principes de son action. Toutefois, cette émancipation de la morale par rapport à la religion pose un problème central. Si les règles qui recommandent l'amour du prochain, la protection des faibles, le respect d'autrui n'ont aucun lien avec les dogmes de la foi, sur quoi serait-il possible de fonder la valeur des actes humains ? Si les principes moraux ne sont pas dictée par Dieu, ont-elles encore une légitimité universelle ?

Par ailleurs, certains philosophes comme Bentham (2011, p. 25) propose comme base de la morale le principe d'utilité : une action est bonne si elle maximise le bonheur et minimise la souffrance. Cette perspective réduit la portée de l'initiative à son efficacité. Dans un monde marqué par les technosciences, la morale semble être menacée de dilution. L'impératif de

rentabilité tend à prendre le pas sur les exigences éthiques. Comme l'indique Njimom (2012, p. 51), « l'homme de la civilisation technoscientifique n'est pas forcément une fin en soi, mais le plus souvent un moyen (...) ; il est transformé en valeur marchande ». Surgit la question de l'utilité de la religion pour la communauté : est-t-elle un frein au progrès social en imposant à la conduite des normes rigides ou constitue-t-elle un cadre éthique structurant du lien social ?

Cette production se situe dans le champ théorique de la philosophie politique et morale ; elle se propose de penser l'utilité de l'Église dans un monde en proie à la culture du numérique. L'objectif est d'observer, à partir de la méthode analytique, les paradoxes que posent la religion au progrès technologique. Il sera question d'observer si la morale peut être fondée indépendamment de la religion dans un monde dominé par la rationalité technoscientifique.

Qu'est-ce que la religion ? Quel est son rapport à la morale et au principe d'utilité ? Pourquoi un humanisme sans Dieu se pose-t-il comme une exigence ? Pour répondre à cette problématique, nous irons à la rencontre de quelques réflexions sur la religion ; le sens de la morale sera questionnée en relation au principe d'utilité. Nous terminerons par la nécessité de promouvoir un humanisme laïc au sein duquel se trouve redéfinie la morale du devoir.

1. L'idée de religion en philosophie

La religion est une constante universelle. Elle est présente dans toutes les sociétés humaines. Elle se compose de certitudes relatives à une réalité. Elle s'appuie sur des émotions mêlant crainte envers le divin ; elle comprend des règles de vie posant des obligations à valeur absolue ; celles-ci régissent les relations des hommes entre eux, les relations des hommes à l'ésotérique. Elles imposent des pratiques culturelles : cérémonies, prières, rituels, sacrifices.

La pratique religieuse est un phénomène social pluriel. Elle est présente dans toutes les sociétés et s'accompagne d'usages par lesquels un groupe de personnes se rattache à un ordre suprahumain. Est-elle une illusion rassurante ou une structure nécessaire à la cohésion sociale ? Faut-il voir en elle une aliénation de l'esprit ou un fondement de la morale ? La religion s'enracine dans la conscience de la condition humaine. Elle exprime une tentative de réponse aux grandes questions métaphysiques existentielles : d'où venons-nous ? Quel est le sens de la vie ? Que devient l'homme après la mort ? Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Provenant du latin *religare*, la religion renvoie à l'idée de lien entre l'individu et une instance supérieure, mais aussi entre les membres d'une même communauté. Selon Lalande (1926, p. 883), elle se définit comme une institution sociale reposant sur des rites et un sentiment partagé du sacré. Elle organise la vie en communauté, prescrit des normes et donne une

orientation à l'existence. Elle répond à des désirs profonds de l'homme dont le besoin de sécurité face à la mort, le désir d'un père protecteur. Dans ce contexte, Dieu devient la projection d'un idéal parental capable de combler les angoisses de l'homme face à la dure réalité de l'existence. La religion en tant que système de croyance rassure. Toutefois, malgré ses fonctions, elle fait l'objet de critique chez les philosophes. Marx (1844, p.72) la qualifie d'opium du peuple : « La religion est le soupir de la créature opprimée, le cœur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit des conditions dépourvues d'esprit. Elle est l'opium du peuple ». Cette analogie ne vise pas à rejeter la religiosité ; son but est bien plutôt de dénoncer l'usage idéologique qui en est fait pour maintenir les masses dans une soumission passive. En promettant le paradis, la religion détourne les opprimés de leur lutte contre l'injustice. C'est pourquoi Nietzsche (1994, p. 108) s'en prend au christianisme. Il l'accuse d'avoir inversé les valeurs vitales : glorification de la faiblesse, culpabilisation du corps, haine du monde terrestre.

La religion chrétienne devient ainsi, comme l'indique Freud (1932, pp. 32-33), non plus seulement une illusion, mais une force de dénaturation de la vie, une entrave à la réalisation de soi. Elle est une étape infantile de l'humanité. Le croyant est comparé à un enfant qui refuse d'assumer sa solitude. La foi serait ainsi un refuge mais aussi un obstacle à la maturité de l'individu. Aussi, la critique de Lucrèce montre-t-elle que la religion engendre des violences inouïes au nom des croyances irrationnelles. Le sacrifice d'Iphigénie illustre cette dérive tragique d'un esprit aveuglé par la superstition. Le sang, qui coule à Aulis sur l'autel d'Artémis à la faveur des dieux, montre comment la spiritualité est provocatrice de tant de crimes qu'elle a pu causer. La religion loin d'apaiser se trouve être une source de cruauté.

Malgré ces critiques, le phénomène religieux demeure un champ de réflexion difficile à épuiser. Il serait réducteur d'en faire un outil d'aliénation de la condition humaine, car il ne peut se réduire à ses dérives. La religion propose une quête de sens qui demeure essentielle dans un monde en crise. La pratique religieuse joue un rôle pacificateur. Elle rend possible la cohabitation entre groupes sociaux différents. Elle aide l'individu à dépasser ses pulsions destructrices. Elle invite chaque membre de la communauté à inscrire son existence dans un horizon plus large que son intérêt personnel. La religion n'apparaît-elle pas, dès lors, comme une force de régulation morale ?

2. La religion, la morale et le principe d'utilité : une tension entre foi, devoir et intérêt

Pour Mavouangui, (2012, p. 172), « toute religion construite sur la théologie ne peut jamais envelopper la morale ». On y trouvera que des intentions guidées par l'idée de récompense

après la mort et il n'en résultera qu'un culte superstitieux. La morale est ce que l'on exige de soi-même au nom d'une certaine conception de l'humanité. Son objet n'est pas la répression. Elle commence avec la liberté et se définit dans la faculté de juger. Elle renvoie à l'ensemble des règles auxquelles l'on continuerait de se soumettre même si l'on détenait un pouvoir absolu.

Agir moralement consiste à prendre en compte les intérêts de l'autre sans attendre en retour une quelconque rémunération. Cette attitude n'est-elle pas aux antipodes de l'utilitarisme ? Pour Audard (1999, p. 202), le principe d'utilité est « ce principe qui approuve ou désapprouve toute action quelle qu'elle soit, selon la tendance qu'elle semble présenter d'augmenter ou de diminuer le bonheur de celui ou de ceux dont l'intérêt est en jeu ». L'action qui produit un excédent de jouissance par rapport à la douleur sera la meilleure au plan moral parce qu'elle rend l'homme heureux.

Aussi, la logique utilitaire, « le plus grand bonheur pour le plus grand nombre » est-elle, à en croire Mill (2016, p. 9), l'expression d'une recherche permanente du bien-être social. Elle se traduit par l'affirmation que le plaisir et la peine sont la mesure du bien et du mal. Les règles de la morale sont le résultat d'un calcul. Il s'agit d'une arithmétique, qui tenant compte de la totalité des plaisirs et des peines, permet de juger qu'une action est bonne ou mauvaise.

L'utilitarisme défend l'idée que l'on doit juger de la moralité d'une attitude au regard de ses effets sur la communauté. Les morales utilitaires ont pour caractère de faire reposer la loi sur l'intérêt. Or celle-ci doit être universelle. Elle ne peut posséder cette propriété car l'intérêt est personnel. Il est le plaisir immédiat qui varie d'un individu à un autre. La logique utilitaire heurte les sensibilités, parce qu'elle est incompatible avec le respect de la personne humaine. Elle réduit le sujet à un automate dont les actions sont déterminées par des algorithmes. Il se produit la marchandisation de la vie ; elle est ramenée à une dimension bassement économique.

Les thèses utilitaristes soutiennent que l'on doit évaluer une action en fonction de sa contribution au bien-être de la société. Elles mettent le concept d'utilité au fondement de la moralité : une action est morale lorsqu'elle contribue à augmenter la somme de bonheur général. L'action juste reposeraient sur un calcul visant à maximiser la satisfaction de toutes les personnes concernées par celle-ci. De plus, l'association entre le bien et le plaisir pourrait se présenter comme un frein à la conscience morale, dans la mesure où ce que l'être humain juge bien est ce qui lui est utile. La morale devient une division entre la volonté et son contraire.

L'homme est tenté de tout faire pour satisfaire ses désirs. Il peut se détourner du bien collectif et agir de façon immorale. Or, à bien observer les événements, l'on se rend compte qu'il y a un danger à faire de l'utilité une condition de la morale parce qu'il faut pouvoir

l'interpréter. Une action, selon Kant (2008, p. 114), est morale lorsque le principe auquel elle se soumet, sa maxime, peut valoir en droit pour tous. La morale perd son caractère sacré. La religion n'est plus son fondement. Le rationalisme défie ainsi les doctrines de l'Église. Il est désormais question avant de recevoir une idée de la faire passer au tribunal de la raison.

L'argument d'autorité est rejeté. Les croyances héritées du passé sont soumises à l'examen de la conscience. La tradition est remise en cause. Place à la modernité ; elle apparaît comme une période de résorption du politique. Cette situation en fait une période de crise parce que la raison qui était progressiste devient instrumentale. Sa mission n'est plus de libérer l'humain, mais de l'aliéner. Ses dérives conduisent à situer le salut de l'humanité dans la croyance en Dieu. Afin de prévenir la destruction du monde, il est nécessaire que le religieux prenne le pas sur la science. L'utilité de la religion est admise : en plus de participer à la moralisation de la vie publique, elle permet de prévenir les travers sociaux.

Au total, le principe d'utilité s'observe dans la tendance à agir en espérant à la fin une récompense. Ce pragmatisme froid et calculateur trouve son sens dans la formule suivante : la fin justifie les moyens ; il est nécessaire d'apprendre au prince à ne pouvoir pas être toujours bon et à en user selon la nécessité. La vertu se joue à l'exercice de la raison. Selon Machiavel (2000, p. 123), « César Borgia était tenu pour cruel ; néanmoins, sa cruauté avait redressé la Romagne, l'avait unie et réduite à la paix ». Cette posture dénote d'une *praxis* sans éthique. L'histoire révèle cependant que la politique privée de vertu a conduit à la ruine de l'humanité.

L'être humain se situe à un stade de déchéance telle que la vie n'a plus aucune valeur. Levinas parle de séisme hitlérien, mais celui-ci n'est rien d'autre que le fruit d'une politique dépourvue de valeurs morales. Arendt (2010, p. 564) évoque les minorités, les sans droits, les apatrides. Toutes ces notions ne sont-elles pas la conséquence de l'éclipse de la morale ? Kant la définit en relation à trois notions : le désintéressement, l'universalisme et le devoir.

La morale serait ce que l'on s'impose pour tenir compte des lois de l'humanité : elle ne vaut que pour soi et est une affaire de jugement. Son caractère se situe dans l'attitude du sujet à faire face à ses responsabilités ; elle se rapporte aux règles qu'il est tenu d'observer en dehors du plaisir ou de la peine. La morale édicte des impératifs qui permettent de fonder les attitudes et de les maintenir. Elle discipline les âmes et préserve la stabilité sociale. L'objectif, c'est la volonté de rester fidèle à une certaine idée de l'humanité et non d'être un lourdaud.

Au cœur de la notion de prolégomènes subsiste l'idée de la mise en œuvre d'une morale susceptible de servir de thérapie à la conduite humaine. Comme l'indique Pantillon (1981, p. 29), « la question des valeurs et de leur coordination, la problématique du sens de l'homme ne

pourraient faire l'objet d'une élaboration critique et tomberaient dans l'irrationnel si l'acte philosophique ne s'enracinait pas dans un dévoilement premier, antérieur à tout discours et à toute discussion, à l'intérieur duquel il se tient, dont il procède et qu'il module ».

Telle est la tâche de la philosophie qui s'attaque par le doute aux positions dogmatiques. La rigidité de la pensée, le conformisme intolérant forment un tout cohérent et obéissent au principe de la soumission passive, de la démission ou de l'aliénation. La méthode analytique qui sert de base à cette étude s'oppose à ce principe pour le mettre en échec. Elle se présente, pour Trouvé, (2008, p. 107), « comme la méthode qui est à la fois méthode d'invention et de découverte, et méthode d'exposition des connaissances ». Elle consiste en un rapprochement des systèmes de pensées pour dégager les analogies susceptibles de contribuer à l'interprétation des phénomènes. Elle éclaire les situations jugées obscures à travers l'examen des faits.

Cette production se situe dans le cadre théorique de la philosophie politique et morale ; elle se propose d'interroger les engagements liés au comportement humain relativement à la morale et à la religion d'une part, aux progrès technoscientifiques, de l'autre. L'élan de connaissance se trouve dans la connaissance obtenue par l'effort de la pensée. Cette activité de réflexion bute sur des impulsions ; lesquelles n'admettent pas que l'homme analyse la réalité pour la connaître. La philosophie disqualifie cette posture. La capacité de l'homme à faire le bien ne devrait plus être déterminée par une théorie de valeur fondée sur l'hypothèse d'une vie dans l'au-delà.

La conception consistant à établir la moralité par le soutien de la foi dans un univers dominé par la révolution du numérique n'est plus envisageable. L'homme n'a nullement besoin du secours de la religion pour distinguer les actions bonnes de celles qui ne le sont pas. Mort de Dieu, sécularisation, laïcisation, toutes ces expressions symbolisent une même idée : l'avènement d'un environnement dans lequel la croyance ne structure plus l'espace politique. Comment, dans ces conditions, rendre compte de la transcendance des morales laïques ?

3. Pour un humanisme sans dieu

La morale se rapporte à la sphère des valeurs et correspond à une juste connaissance du bien et du mal. Elle définit l'action en faisant la part de ce qui mérite d'être poursuivi de ce qui devrait être condamné. La vertu ne vaut que pour soi et est une affaire de conscience. Cela n'en fait pas pour autant une valeur relative ; bien au contraire, elle est universelle parce qu'un acte est tolérable lorsque le principe auquel il se soumet, sa maxime, peut valoir en droit pour tous.

Au cœur de toute religion se trouve établie des principes éthiques et moraux. Les Lumières, à travers l'humanisme, réfute cette perception : il n'est point besoin de la foi pour être juste ou charitable. Le respect de l'autre ne devrait pas avoir pour fondement le divin. Il

n'est pas non plus nécessaire de croire en Dieu pour faire son devoir. L'humanisme met fin à toutes les formes de transcendance : l'homme n'a pas besoin de recourir à la substance infinie pour comprendre qu'il faille traiter autrui telle une fin et jamais comme un moyen. La révolution laïque marque l'épilogue du théologico-politique. Il est désormais question de prendre conscience d'une nature dont l'objet est de résoudre les problèmes sans le secours de Dieu.

À son origine subsiste le moment cartésien caractérisé par le réflexe du défi des dogmes. Il s'agit de faire table rase des coutumes pour soumettre au doute les croyances héritées du passé. Faut-il croire aux religions ? Une vierge qui enfante par la puissance du très haut un homme, nommé Jésus de Nazareth, qui ramène un autre, Lazare de Béthanie à la vie, ou un Dalaï-lama, qui se réincarne de génération en génération, sont là des situations incroyables.

Les humanités ne se fondent guère sur le théologique ; elles s'appuient sur la science, puisqu'avec elles, subsiste le souci de la redécouverte du savoir, de la culture antique. Les valeurs morales perdent leur caractère sacré ; elles sont désormais construites à l'échelle humaine. Sartre (1969, p. 508) estime qu' « une action est par principe intentionnelle ». Par conséquent, toute activité orientée selon la morale est subordonnée à deux maximes : l'intention et la responsabilité.

Le philosophe est en conflit avec la religion du fait qu'elle se veut l'autorité absolue dans le domaine de la pratique. Selon les religions révélées, les dogmes de la foi ne sauraient être remises en cause. Pour la philosophie, en revanche, l'idée d'une raison humaine limité est incompréhensible. La pensée ne doit rien admettre qui n'ait été éprouvé. Le rapport entre la foi et la raison se pose en termes d'opposition, mais cela n'a pas toujours été ainsi.

Au Moyen-âge, la science est au service de la croyance ; elle est utilisée pour confirmer les écritures. La modernité s'autorise une rupture. L'idée qu'on devrait accepter une proposition sans vérification répugne aux modernes. La laïcité affirme la primauté de l'humain sur le surnaturel ; elle se fonde sur la rigueur d'esprit. L'objectivité exige la connaissance des lois de la nature : celle-ci n'a pas de réalité en soi et rien ne se manifeste en elle sans preuve.

L'univers n'a pas non plus un caractère mystérieux et l'homme tient son destin, puisqu'il a la connaissance. La morale du devoir identifie la moralité à l'obligation. Ce qui compte, ce n'est pas le geste, en lui-même, mais l'intention qui l'anime. La vertu s'évalue plus à son contenu qu'à sa forme. Il y a même chez Weber (2002, p. 172) « une opposition abyssale entre l'attitude du chrétien qui fait son devoir, et en ce qui concerne le résultat de son action, s'en remet à Dieu, et l'attitude de celui qui dit : nous devons répondre des conséquences prévisibles de nos actes ». Comment vivre ? Une vie épanouie est-elle une vie bonne ou une vie réussie ?

Les conditions d'une vie aboutie méritent d'être posées. Le mouvement laïc participe à la déconstruction du religieux au profit de l'édification d'une philosophie positiviste : l'existence est à penser suivant la perception que l'on a du monde et non selon une certaine transcendance. Il appartient à l'homme de se sauver lui-même et non d'attendre un sauveur.

Par ailleurs, l'instrumentalisation de la technologie au profit de la plus-value transforme l'univers en un espace où le mérite se situe dans la recherche du profit. Le moment de la crise intervient lorsque celui-ci se mue en un champ artificialisé, caractérisé par un confort au-dessus duquel plane le risque permanent de la destruction. L'humain se divinise. Il définit son cadre existentiel par la négation du naturel. Le nouvel humanisme consiste en la possibilité de destruction de l'homme. La construction du monde technoscientifique semble se réaliser à travers la déconstruction des valeurs sociales.

L'homme a perdu le sens du sacré pour se retrouver dans un univers de gadgets. Il oscille entre la volonté de puissance et la tendance à l'annihilation de toute vertu. Existe-t-il, pour lui, des repères dans un monde agité, tourmenté ? La technique fait montre d'un double usage : elle répond au besoin de l'humanité d'une part et à une logique de prestige de l'autre. Le sens d'un tel mode de fonctionnement se pose avec acuité puisqu'il crée des pratiques qui ne prennent pas en compte la richesse du tissu relationnel.

Ce caractère serait lié au fonctionnement du désir dans le sens d'avidité, parce qu'il ne cherche que sa satisfaction propre : chacun est à la recherche de son propre système de valeur parce que la société et l'individu sont profondément sécularisés. Le mot sécularisation trouve son origine dans une terminologie légale qui dénote le transfert des biens monastiques aux prêtres séculiers.

À l'heure actuelle, il s'entend comme une émancipation de certaines sphères d'activités par rapport à l'idée de Dieu. La laïcité constitue en ce sens « un régime des cultes fondés sur la neutralité de l'État vis-à-vis des différentes options spirituelles et sur sa séparation avec les Églises ». (Kerlann et al. (2021, p. 44). Elle se comprend comme une transformation d'une société où la croyance en la divinité était tolérée à un modèle où celle-ci devient un sujet à polémique. L'univers se mue en un espace fonctionnel, reflétant une forme étroite de rationalité.

Le contexte contemporain fait face à un dilemme inédit : le manque d'orientation auquel la société est confrontée. Il est devenu difficile de définir ce qui paraît meilleur pour le monde. C'est là le malaise de la modernité : une solitude morale et spirituelle, une timidité dans l'affirmation des valeurs qui font sens. À ce stade, apparaît la nécessité de l'éducation pour

redéfinir le sens et la portée des valeurs. Le catéchisme, l'histoire sainte, les vertus chrétiennes, la ferveur mystique, sont à bien d'égard une tentative de solution.

Par conséquent, soutenir que la morale est désuète est une ruse des libertins pour rejeter toute norme et vivre selon leur bon vouloir. Briser la censure et se donner le droit d'exercer ses désirs sans entrave favorisent le désordre social. S'élever au concept du devoir suppose la pratique de la vertu. Une éducation orientée vers la sagesse est centrée sur les humanités, censées développer la capacité à penser avec rectitude. Les arts libéraux doivent être élargis à l'histoire des civilisations parce que leur objet principal est la lecture mathématique des phénomènes naturels. Elles assurent la domination de l'esprit sur la matière.

L'enjeu de cette production est de penser l'utilité de l'Église pour la société. Le culte du mystère est au cœur des pratiques religieuses. Plutôt que de chercher à comprendre de manière rationnelle les lois qui régissent le fonctionnement de l'univers, certaines personnes, adeptes des religions révélées, se réservent le droit de faire du mystique le fondement du réel. Les morales laïques ont la prétention d'en finir avec cette représentation.

Conclusion

En définitive, de toutes les périodes de l'histoire, les penseurs se sont interrogés sur les fondements de la vertu : l'homme agit-il moralement par nature, par devoir ou par intérêt ? Si la morale a souvent été associée à la religion, l'expérience montre que cette association n'a pas toujours produit des sociétés véritablement justes. Socrate, condamné malgré son engagement moral, illustre une tension persistante entre vertu authentique et morale imposée. Plus encore, la multiplication des lieux de culte interroge : les comportements vertueux visent-ils une vie juste ou la promesse d'un au-delà meilleur ? Cette interrogation conduit à explorer la fragilité de la vertu lorsqu'elle n'est pas fondée sur la conscience mais sur la peur du châtiment.

Kant (2008, p. 98) défend une morale bâtie sur le devoir, indépendante des récompenses ou des sanctions extérieures. À l'opposé, la morale utilitariste subordonne le bien à son efficacité sociale : est juste ce qui maximise le bonheur, minimise les peines. Ces approches opposent deux conceptions de l'éthique, l'une fondée sur l'intention, l'autre sur les conséquences. À travers cette tension émerge un enjeu : la religion est-elle encore nécessaire pour fonder la morale ou peut-elle être remplacée par une éthique laïque, fondée sur la raison ?

Quoiqu'il en soit, la révolution scientifique a déplacé l'homme du centre de l'univers métaphysique pour en faire le sujet central de la connaissance. En libérant la pensée des dogmes, les Lumières contribuent à dissocier religion et morale, en ouvrant la voie à un humanisme

fondé sur la responsabilité individuelle. Dans ce contexte, n'est-il pas nécessaire de réfléchir à l'essor des humanités digitales et à leur influence sur la sécularisation de l'homme ?

Bibliographie

- ARENDT Hannah, 2010. Les origines du totalitarisme, édition établie sous la Direction de Pierre Bouretz, traduction de Micheline Pouteau, Martine Leiris, Jean Loup Bourget, édition révisée par Hélène Frappat, Paris, Gallimard, coll. Folio essais.
- AUDARD Catherine, 1999. Anthologie historique et critique de l'utilitarisme, Tome 1, Paris, PUF, coll. Philosophie morale.
- BENTHAM Jeremy, 2011. Introduction aux principes de morale et de législation, Paris, Jean Vrin.
- HERSCH Jeanne, 1993. L'étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie, Paris, Gallimard, coll. Folio essais.
- KANT Emmanuel, 2008. Fondements de la métaphysique des mœurs, traduction et notes par Victor Delbos, préface de Monique Castillo, postface, La Morale de Kant, par Victor Delbos, Paris, Librairie Générale Française, coll. Les classiques de la philosophie.
- KERLAN Alain et KOLLY Bérengère, 2021. Dictionnaire de philosophie de l'éducation, notions essentielles, Paris, ESF sciences humaines, coll. Pédagogies.
- LALANDE André, 1926. Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, Félix Alcan.
- MACHIAVEL Nicolas, 2000. Le prince, traduction, présentation et notes par Marie Gail Nicodinov, Paris, Librairie Générale Française, coll. Les classiques de la philosophie
- MARX Karl, 1844. Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, Paris, Gallimard, coll. Folio essai
- MAVOUANGUI David, 2012. La philosophie de Kant et l'éducation, préface d'Abel Kouyouma, Paris, L'Harmattan.
- MILL John Stuart, 2016. L'utilitarisme, traduction de Le Mounier, édition électronique, les échos du Maquis.
- NJIMOM Issoufou Soulé Mouchili, 2012. Penser la philosophie à l'ère des technosciences, préface d'Antoine Manga Bihima, Paris, L'Harmattan.
- NIETZSCHE Friedrich Wilhelm, 1994. Généalogie de la morale, textes et variantes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, traduit de l'allemand par Isabelle Hildenbrand et Jean Gratien, Paris, Gallimard, coll. Folio essai.
- PANTILLON Claude, 1981. Une philosophie de l'éducation pour quoi faire ? Lausanne, éditions l'âge d'homme, coll. Bibliothèque de littérature comparée.
- PLATON, 2001. La République, traduction, présentation et notes de Jacques Cazeaux,

Librairie Générale Française, coll. Les classiques de la philosophie.

SARTRE Jean-Paul, 1969. L'Être et le Néant, Paris, Gallimard.

SIGMUND Freud, 1927. L'avenir d'une illusion, traduction française de Marie Bonaparte, Paris, PUF.

TROUVÉ Alain, 2008. La notion de savoir élémentaire à l'école, Doctrines et enjeux, préface de Michel Fabre, Paris, L'Harmattan, coll. Savoir et formation.

WEBER Max, 2002. Le savant et le politique, Paris, édition 10/18.